

Prix Don Quichotte

Concours de la nouvelle francophone



LAUREATS
2017

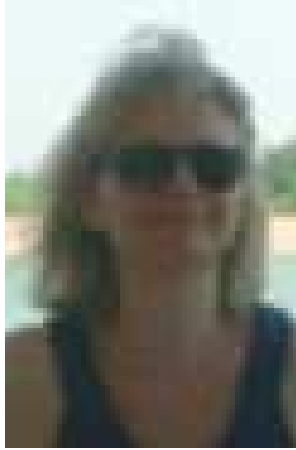
Thème Parenthèse(s)



**Moi et les mathématiques
(et le reste du monde)**

Sylvie Dagallier

3^{ème} prix



Sylvie Dagallier

3^{ème} prix

Je suis une boulimique de lecture, bien plus à l'aise entre les rayonnages des médiathèques ou entourée des boiseries d'une librairie que devant un auditoire. Un beau jour (ou sans doute, pour traquer la véracité des faits, un jour d'ennui sans même un magazine à feuilleter), j'ai contemplé mon ordinateur flambant neuf, et j'ai pensé : si je m'autorisais à écrire ? Voilà... depuis je lis toujours autant d'histoires, mais parfois, c'est à mon tour d'en raconter.



MOI ET LES MATHÉMATIQUES

(et le reste du monde)

Obscurité

Ce raisonnement est un cul-de-sac. Horrifié par cette intuition cauchemardesque, j'ouvre grand les yeux dans l'obscurité, j'émerge du sommeil le souffle court, le cœur battant de l'homme sauvé juste avant la noyade.

L'équation m'apparaît, la contradiction avec la conjecture de Frey également. J'ai somnolé, pas mon cerveau. Pourtant, il n'a pas surmonté l'obstacle qui m'angoisse depuis hier.

Louise ronfle avec régularité à mes côtés : elle dort, donc. Cinq heures dix-huit, affiche le réveil.

Aube

Six heures trente. Assis à mon bureau sous les combles, je contemple le paysage bucolique par la fenêtre, le vert tendre de la pelouse, la courbe régulière de l'allée de graviers, la haie sombre, ligne de fuite de ce tableau aux allures de jardin japonais, zen et serein. Néanmoins, l'inquiétude est là, rampante, insidieuse, qui susurre ses sombres augures de voie sans issue, d'erreur fatale. Stop ! Me reprendre. Si je parviens à compter les troènes du jardin voisin, la matinée sera productive. Un, deux, trois, quatre... l'allée est longue, mais en me penchant, je les compte tous. Vingt-trois. Je vérifie. Vingt-trois. L'anxiété cède du terrain. Un, deux, trois... vingt-trois. Je recompte une dernière fois. Ça va mieux. Je peux



me mettre au travail, lire les mails postés par Mark cette nuit. Grâce au décalage horaire, nos travaux ne cessent jamais. J'envoie mes calculs le soir, il me répond dans la nuit. La beauté de son raisonnement sur la dernière intuition d'Iwachi me sidère : quelle élégance dans la démarche, quelle audace ! Grâce à lui, je suis à portée de main de la résolution d'un des plus grands problèmes mathématiques, un rêve que je caresse depuis six ans. Mais aujourd'hui, je doute. Trop de trous dans le dernier postulat. Un groupe de nombres premiers passe à travers les mailles du filet.

Dehors, une boule grise s'attarde sur la pelouse : on dirait Arnold le lapin. Pourquoi Louise ne l'a-t-elle pas rentré hier soir ? Ma femme est pourtant folle de cet animal, un cadeau de sa sœur - n'est-ce-pas puéril, un lapin nain à vingt-cinq ans ? J'ai appris à ne pas juger, je ne sais pas interpréter, ma marge d'erreur est trop forte.

La voix profonde, qui, en vérité, ne se tait presque jamais dans ma tête, poursuivant sans relâche hypothèses et calculs, supplante brusquement ces considérations futiles : oui, à cette étape, la dérivée s'impose, rien d'autre... Je baisse les yeux sur mes feuilles.

Faim

Lorsque je relève les yeux de mon travail, j'ai faim. Des sons émergent, ou plutôt mes tympans s'ouvrent de nouveau au monde. Il est quatorze heures, je quitte le grenier. Les bruits s'intensifient. Ça s'agite au salon. Louise est au téléphone, elle raccroche à mon arrivée.

Je décrypte : plissement entre les yeux, froncement des sourcils, coins des lèvres tournés vers le bas... elle est donc énervée (une fois de plus, ma nomenclature interne des expressions courantes, dressée et enrichie



depuis des années, fait ses preuves d'outil indispensable à ma vie sociale).

Elle se penche comme elle le peut pour lacer ses baskets malgré son ventre, dont l'arrondi forme un cercle presque parfait. J'ai lu qu'un des signes de l'arrivée de l'enfant repose sur la déformation du cercle, dont l'origine se décentre vers le pubis. C'était une publication de l'an passé dans Nature. Ce n'est pas encore le cas pour Louise. Statistiquement, l'accouchement n'aura pas lieu avant trois semaines.

— Bonjour Chéri, me dit-elle, si tu veux déjeuner, il y a des lasagnes au chaud.

— Merci, oui. Il y a un problème ?

— J'ai appelé les voisins, ils n'ont rien remarqué.

— Remarqué quoi ?

Elle se redresse :

— Enfin Pierre ! Non, mais, tu me vois, là ? Houhou ! J'ai perdu Arnold, tu te souviens ? Hier, j'ai passé ma journée à le chercher.

Blanc. Aucun souvenir. Hier, j'ai avancé sur la cinquième ligne de l'équation de Mark, sans trouver une ébauche de solution. Voyons... Données sur le lapin ? Oui !

— Je l'ai aperçu ce matin. Juste là, devant la maison.

— Quoi ! Enceinte de huit mois, je fouille partout à la recherche de cette



pauvre bête, et toi, toi, tu es incapable de l'attraper quand tu la vois ?
Pire encore, de simplement me le DIRE !

J'observe Louise. Elle présente tous les signes, je crois, de la colère vive : joues rougies, sourcils froncés, poings fermés et épaules rentrées, sans parler de la porte qu'elle me claque au nez. C'est bien ça. Si elle revient sans ouvrir la bouche, c'est que nous serons en présence de la suite logique du phénomène (soixante-douze pour cent de probabilité) : la bouderie. Il faut attendre une moyenne de quatre à treize heures pour que la phase de normalité revienne. Je n'ai pas mesuré l'écart-type, ni pondéré cette estimation par les données hormonales actuelles.

J'engloutis les lasagnes. Je bute sur la variation de la sinusoïde. C'est incohérent. Je remonte dans mon grenier.

Pause

Le thé sombre et trouble dans mon mug s'accorde à l'opacité de mon monde. Je tâtonne dans une pièce obscure, je cherche à deviner l'emplacement des objets, je me cogne, je me trompe. J'aimerais enfin trouver l'interrupteur ! Je tourne à l'aveuglette depuis six mois, depuis que j'ai imaginé un lien entre courbes elliptiques et formes modulaires. Mes doigts longent les murs, caressent les reliefs, mais rien, pas de lumière, pas de preuve. J'étouffe.

Je me lève, je parcours de long en large, en partant du mur du fond, le vieux tapis qui recouvre le plancher. Un souvenir de mon ancien bureau que ma femme a absolument voulu emporter « pour me porter chance et nourrir mon imagination ». Je l'admets, cette carpette, plus précisément ses motifs presque effacés, courbes et ellipses élégantes, sont inspi-



rants. Lorsque Louise était encore étudiante et moi son professeur, à l'Institut, nous faisons parfois l'amour sur ce tapis, dans mon bureau fermé à clé. Elle appelait ça la virgule indispensable, moi je préférais penser à des parenthèses - ses jambes autour de ma taille. Virgule pour fractionner l'entier de sa décimale ou parenthèses pour mieux m'encercler, lequel de nous deux avait raison ? Aujourd'hui les signes sont différents, et l'interrogation plane sur mes calculs. Fait aggravant, depuis un mois, les parenthèses ne se referment plus autour de mon corps : j'ai perdu cette bulle de bonheur intense, cette jouissance libératrice qui transcendait même les mathématiques. Louise me manque. Certes, elle est là, mais autre, encombrée, double. Des choses m'échappent avec elle. Des choses m'échappent avec la cinquième équation. Trop de contraintes internes. Je m'immobilise devant la fenêtre. Je compte les troènes. Ça va mieux.

Je reprends mes calculs, je remonte la piste à la recherche de l'erreur. Dans six mois, mon congé sabbatique sera terminé, il me faudra retourner assurer mes cours. Je ne renoncerai pas, quitte à travailler la nuit. Tant d'années que je m'acharne... Tiens, Arnold le lapin est de retour, finalement. Je vois qu'il a d'ailleurs trouvé un copain de jeu : ils dévalent la pelouse et bondissent en tous sens.

Un nouveau mail. Mark attend. Déjà ? Les doigts sur le clavier, je prépare ma réponse pour lui envoyer un os à ronger : et si on attaquait par Galois ? Dehors, les deux boules grises s'agitent avec frénésie. Arnold aurait-il plutôt une bonne amie ? Je fronce les paupières, j'ai du mal avec la distance. Ah non, c'est juste un chat. Ce lapin borné joue avec un chat. Il faudra que je prévienne Louise, elle sera soulagée. Je retourne à mes feuillets, je tiens une idée. Le thé noir a épaissi le sang dans mes veines, mon cerveau s'emballe et mon stylo peine à suivre le rythme.



Accélération

Pas lourds dans l'escalier, entrée fracassante de ma femme : rouge, essoufflée, la morve pointant sous la narine gauche. Sourcils vers le bas. Et surtout, larmes : désespoir, donc. Il faut ouvrir les bras et consoler. Mais ça ne marche pas, je crois qu'elle m'en veut. Elle tient du bout des doigts un sac poubelle à peine empli, bafouille quelques mots. Les restes d'Arnold, je comprends. Je me surprends à concevoir instantanément l'attitude la plus pertinente : ne pas avouer avoir vu la scène. Même si je peux révéler le nom du coupable - le chat des voisins - je subodore que cette information ne m'apportera nulle reconnaissance. J'avance tout de même vers elle, lorsque soudain, ses traits se déforment : haussement des arcades sourcilières, yeux écarquillés, bouche arrondie : stupéfaction. Aussitôt suivie par la saisie du ventre des deux mains, un rictus, un cri : peur.

— Pierre ! Je ... je crois que ça y est ! J'ai perdu les eaux !

Flaque en formation sur le tapis. Trois semaines d'avance. Je recherche la fiche mentale « accouchement », tout est prêt.

Résolution

Bruit, agitation. Louise me serre la main, fort. Je me concentre sur ce poing qui comprime mes doigts, les quatre phalanges du dessus blanches par la tension, les tendons bien visibles sous l'effort, la pression de l'ongle du pouce dans ma paume. Je respire amplement, lentement,



parce que c'est ce qu'il faut faire pour l'aider. J'évite de regarder son visage. Deux expressions, aussi effrayantes l'une que l'autre, se succèdent depuis vingt-trois minutes environ : yeux exorbités, front plissé, bouche serrée : crispation intense, puis inspiration profonde, paupières fermées : relâchement. Je sais, j'ai lu : tout est normal, même si la réalité est plus impressionnante que prévu.

Je suis debout à côté de sa tête, je n'aperçois du bas de son corps que ses deux jambes et ses pieds dans les étriers. C'est mieux ainsi. Le temps passe, c'est long, très long. J'aimerais que tout soit résolu, enfin. Que le bébé sorte de là. Je me demande comment il vit ce moment, lui. S'extirper du ventre de sa mère, franchir les obstacles, naître, enfin... Le cri de Louise interrompt mes divagations. Elle se contracte violemment, lâche ma main pour se cramponner à l'infirmière alors que la sage-femme s'affaire entre ses jambes. Le rythme a changé, tout se précipite... Ma vue se brouille et j'entends une voix ordonner : Allez-y, sortez-le, ce petit ! Ma femme se tord à présent, elle pousse de toutes ses forces, oui, elle l'expulse ; et il apparait, couvert des restes de mucus, presque gris mais vivant, indiscutablement né au monde, libre. Il s'est... attends un peu... il s'est ... libéré de la matrice, exactement ! C'est ça, bien sûr ! Si je vire les parenthèses, avec un nouvel axiome de réductibilité... Il faut revenir à la pureté de la conjecture initiale, on s'en fout de la cinquième équation de Mark ! C'est tellement évident ! C'est cette satanée structure qui bloque tout !

Je chancelle, une des deux femmes s'énerve :

— Encore un père trop sensible ! Fais le sortir avant qu'il nous tombe dans les pommes !

L'autre me tire par le bras :

— Vous êtes tout blanc, Monsieur ! Ça va ?

Je dois noter, vite, tout se déverse en flot continu dans mon cerveau, ne



rien perdre, surtout, ne rien oublier.

La sage-femme pose déjà le bébé sur le ventre de Louise. Pas très beau, mais qui sait ? ai-je le temps de penser en m'échappant.

Frétillement au bout des doigts, cœur en chamade, bouche étirée vers le haut ? Facile : exaltation intense, plus beau jour de ma vie.



MEDIATHEQUE JACQUES-BAUMEL

15-21 Boulevard Foch - 92500 RUEIL-MALMAISON
01 47 14 54 54 - www.mediatheque-rueilmalmaison.fr

Retrouvez le Prix Don Quichotte sur
<http://donquichotterueil.blogspot.fr>